

Présentation

L'interprétation au regard des sciences du langage

Guy Achard-Bayle
Université de Lorraine & CREM

Maximilien Guérin
CNRS - LLACAN

Georges Kleiber
USIAS Université de Strasbourg & LILPA

Marina Krylyschin
Université Sorbonne-Nouvelle Paris 3 & DILTEC

La place de l'interprétation dans les sciences du langage ne va pas de soi, autrement dit ne fait pas consensus parmi les linguistes. Les raisons en sont diverses, à la fois propres à la notion elle-même, ou encore internes à la discipline, mais aussi externes à elle...

Commençons par les raisons externes, qui sont elles-mêmes diverses : d'un point de vue historique, et plus largement épistémologique si l'on considère la situation au présent, ou jusqu'au présent, l'interprétation se construit dans et par les relations complexes qu'elle entretient avec la philologie, l'herméneutique, les sciences de la littérature et la philosophie du langage – mais cette dernière a développé, au xx^e siècle, des relations si étroites avec la linguistique que nous y reviendrons plus bas dans la section « raisons internes ».

Remontons en attendant le cours de l'histoire, jusqu'aux sources grecques de la problématique : une récente édition de l'ouvrage d'Aristote *De l'interprétation* (*Peri hermeneias, De interpretatione*) nous y engage ; mais nous y engage également la présentation du texte par son éditrice : après avoir rappelé combien *De l'interprétation*, texte dit « hermétique », a suscité lui-même d'interprétations, Catherine Dalimier le ramène, dans l'esprit du *linguistic turn* de la philosophie contemporaine, à son « essentiel » linguistique, c'est-à-dire au fait que l'interprétation (*hermeneia*) repose sur l'étude de la proposition, la proposition déclarative très exactement, considérée comme composée d'un *nom* et d'un *rhème* (*op. cit.* : 245) ; par ailleurs, si la proposition, ou ce type de proposition est privilégié dans la quête de la vérité, il faut souligner que la vérité s'y manifeste de manière non binaire mais modale : ainsi les propositions ne sont pas ou vraies ou fausses, mais « susceptibles de vérité » (*op. cit.* : 247).

Au présent, il nous faut citer du côté de l'herméneutique et singulièrement de l'herméneutique littéraire, les études d'Eco ou de Ricœur ; d'autant qu'on peut en trouver des traces, certaines et très contemporaines, dans ce fragment de « dialogue » entre deux herméneutes des textes sacrés (Benzine & Horvilleur 2017) :

Pour que le Coran soit révélateur [écrit Rachid Benzine], c'est-à-dire qu'il signifie vers l'avant, il faut qu'il ait en aval une communauté de lecteurs. En ce sens, je me retrouve dans ce que dit Delphine [Horvilleur] lorsqu'elle relève que tout texte ancien, et même récent, est « enceint », finalement, de nouveaux sens. (*op. cit.* : 21-22)

On retrouve ainsi dans ce texte « enceint », la notion d'*œuvre ouverte* d'Eco et celle d'*Umwelt* de Ricœur (1986), qui lui-même reprend Eco : ainsi, d'une part dit Ricœur, « le texte est une œuvre ouverte, adressée à une suite indéfinie de lecteurs possibles » (*op. cit.*, rééd. 1995 : 195), d'autre part, il est « une proposition de monde, d'un monde tel que je puisse l'habiter pour y projeter un de mes possibles les plus propres » (*op. cit.*, rééd. 1995 : 128).

De ce point de vue, il nous faut relever et citer, dans l'ouvrage précédemment cité, le passage où Delphine Horvilleur évoque la *parabole des talents* dans les Évangiles :

Un homme confie quelques pièces à chacun de ses serviteurs. L'un les enterre pour ne surtout pas les perdre, et l'autre les fait fructifier à la

plus grande satisfaction de celui qui lui a confié ce trésor. On pourrait dire les choses autrement : interpréter condamne à marcher sur le fil du rasoir toute sa vie, c'est-à-dire à prendre des risques avec le trésor qui nous a été confié. (*op. cit.* :185-186)

En effet, selon nous, tout interprète averti (et donc aussi tout linguiste) ne peut que souscrire à cette revendication d'un examen critique des textes et à l'idée qu'il n'est pas seulement prétentieux, mais surtout périlleux de vouloir arrêter le processus d'interprétation...

*

Mais le linguiste préférera peut-être abandonner la posture herméneutique pour aborder la question en se fondant sur des mécaniques du sens dans les énoncés, les textes : c'est que l'interprétation est aussi (pour nous d'abord) l'étude des marques et des formes¹ ; nous y reviendrons, après avoir examiné les raisons internes de la « dilution » de la notion d'interprétation dans les sciences du langage.

« En interne » donc, la notion a longtemps fait figure de parent pauvre à côté du sens, ou face à lui : la question qui a été posée prioritairement, y compris par l'ASL au travers des actes de son colloque de 2013, est bien celui du sens, autrement dit « du sens du sens »...

Ainsi Strawson, dans un article et une livraison de revue qui font toujours référence (*Langages* n° 17, 1970, *L'Énonciation*), distingue-t-il trois niveaux ou « sens du sens », complémentaires, se positionnant ainsi largement entre linguistique et philosophie du langage, sémantique et pragmatique², et de manière alors novatrice, entre énonciation et (analyse du) discours :

- Le sens ne se réduit pas au contenu propositionnel de l'énoncé (« sens A ») ;
- Ce sens propositionnel doit être mis en rapport avec la référence : à ce niveau, le sens s'appuie sur l'identification des signes indexicaux, sur les conditions de vérité de l'énoncé (« sens B ») ;

1. De « l'expression linguistique » (Dalimier 2007 : 248).

2. Comme Austin (1962) et Searle (1969)...

- Enfin, le sens s'élargit à l'interprétation une fois considéré l'énoncé comme acte, prenant en compte le contexte, dégageant les valeurs modales et les actes de langage des acteurs de l'énoncé comme du locuteur auteur de l'énoncé (« sens C »)³.

D'autres raisons internes tiennent notamment à la part accordée à la parole par rapport à la langue, à la place des sujets individuels par rapport à celle tenue par les sujets collectifs, qui sont des « lieux » où affleurent de grandes tensions, comme le montrent les débats autour de la question du style, de l'innovation... D'une certaine façon, on pourrait revoir à cette lumière les différentes lectures de Saussure, tout comme les publications de ses notes, dans la mesure où les positions pro et contra, relativement à l'interprétation, se sont souvent appuyées sur lui, mais pas sur « le même Saussure »...

*

Une fois exposées un certain, sinon un grand nombre des raisons, externes et internes, qui justifient le « flou » qui nous semble entourer la notion d'interprétation, et davantage encore expliquent la prudence, l'hésitation qui ont précédé son inscription à l'agenda des sciences du langage, l'ensemble motivant notre souhait et notre proposition de nous en emparer pour un colloque de l'ASL, comment formulerions-nous ou reformulerions-nous la ou les problématiques qui se sont fait jour dans les lignes qui précèdent ? Risquons cette proposition :

Sachant d'une part que la prise en compte des instructions ou des contraintes pesant sur les mots ou les relations entre mots, groupes de mots ou propositions relèvent en première analyse du sens, mais non de l'interprétation ; considérant, d'autre part, que les paradigmes énonciatifs, pragmatiques, interactionnistes ou l'analyse de discours tendent à prendre en compte ou intégrer :

- la dimension polyphonique et dialogique des énoncés ;

3. Cette analyse de Strawson peut être croisée avec les options théoriques de Bally : « On ne peut donc pas attribuer la valeur d'une phrase tant qu'on n'y a pas découvert l'expression, *quelle qu'elle soit*, de la modalité » (Bally 1965 : 36). Nous soulignons : reste à savoir à qui référer les valeurs modales.

- le processus interprétatif au niveau de la co-construction des énoncés, tant dans l'étude de la production *on line* des énoncés des interactions que dans celle des traces de cette co-construction dans les textes écrits, avec par exemple l'analyse du préconstruit, des prédiscours, de l'implicite, ou celle des actes de langage/discours, directs ou indirects... ;
- l'importance structurante des paramètres situationnels, contextuels et génériques ;

on arrive à reposer les questions précédentes sous la forme – étendue – suivante : quelle est la place réservée ou à réserver à la question de l'interprétation, aujourd'hui, dans les études lexicales, sémantiques, syntaxiques ? Comment d'autres domaines des sciences du langage (que ceux que nous venons de citer) : la sociolinguistique, la psycholinguistique, la traductologie, la didactique des langues, la sémiotique, la nouvelle rhétorique et les études en argumentation, le traitement automatique des langues, la linguistique outillée, etc., traitent-ils de cette question, au plan théorique ou descriptif ? Autrement dit, y a-t-il une place pour l'interprétation dans l'étude de toutes les composantes du langage ; et si oui, laquelle ? Y a-t-il une place pour l'interprétation dans la plupart des théories : si oui, intervient-elle comme supplément d'âme ou béquille pour produire des explications *ad hoc*, entre-t-elle ou pourrait-elle entrer dans les modélisations ?

Au-delà de leur formulation, encore générale, les interrogations précédentes peuvent se décliner en diverses questions plus spécifiques, d'aucunes de nature plutôt épistémologique, d'autres davantage méthodologiques, d'autres encore relatives à la description d'observables :

- Quelle est la place faite au processus interprétatif dans le choix des cadres théoriques (en fonction de leur intégration ou au contraire de leur refus de la question de l'interprétation), la formulation de ses hypothèses, la constitution de ses corpus ?
- Quelles sont relations entre interprétation, subjectivité, intentionnalité, rationalité, scientificité ? Comment ces notions se manifestent-elles dans et par le discours et quels sont leurs rapport avec l'« extralinguistique », à l'aune d'une linguistique située, co-énonciative ?

- Comment traiter la question des ambiguïtés, des ambivalences ? Peut-on simplement affirmer que des termes polysémiques ou polysignifiants se trouvent désambiguïsés en co(n)texte, lorsque les textes jouent avec eux ? Comment traiter les récurrences (de divers ordres), les ellipses, les analogies de structure ?
- De quelle nature est le processus interprétatif : compréhensif ? À charge ?
- Une place identique est-elle laissée à la dynamique interprétative, selon qu'on privilégie l'ordre des signifiés ou qu'on accorde une part importante aux relations entre signifiants ? Cette question n'est pas seulement pertinente pour l'analyse des jeux de mots, des textes littéraires, pour l'argumentation et, plus largement, pour les sciences du langage héritières de l'ancienne rhétorique, et non plus seulement pour les approches sémiotiques. Elle interroge le rapport des sujets aux objets, invitant à prendre en compte les processus coopératifs comme les agencements et les espaces transitionnels où les rôles évoluent, où des identités à géométrie variable, les positionnements ne cessent de se rejouer parallèlement aux ajustements du sens.

*

Pour apporter des réponses à ces questions, désormais nombreuses, et à d'autres encore, nous avons réuni un ensemble de contributions représentant les grands domaines, ou des domaines importants des sciences du langage, provenant de personnalités emblématiques de ces domaines.

Patrick Charaudeau, dans « Compréhension et interprétation : Interrogations autour de deux modes d'appréhension du sens dans les sciences du langage », s'attache à réinterroger les notions de compréhension et d'interprétation. Il commence par passer en revue les définitions proposées par les dictionnaires. Il procède ensuite à l'examen détaillé de ce que dit la discussion herméneutique, en s'intéressant particulièrement à ce que les sciences du langage peuvent emprunter à l'herméneutique concernant les notions de compréhension et d'interprétation. Il étudie l'opposi-

tion sens vs signification, discutée depuis les origines de la linguistique, pour l'articuler avec certaines des distinctions de l'herméneutique. Cette étude lui permet d'établir le statut catégoriel de ces notions et de décrire les différentes opérations interprétatives. Il étudie d'abord les opérations interprétatives par inférence, en montrant que la prise en compte des caractéristiques de la situation de communication, des savoirs de croyance et des savoirs de connaissance, alimente les interprétations par voie de l'activité inférentielle ; puis il traite de la question de l'interprétation selon la position qu'occupe le sujet interprétant. Selon lui, l'interprétation ne doit pas être vue comme un résultat mais comme un processus. Il faut commencer par distinguer les statuts langagiers des sujets qui interprètent (dont les interprétations dépendent des disciplines et des courants théoriques). Alors seulement, il est possible d'examiner la nature du processus interprétatif selon la catégorie d'inférence qu'ils mettent en œuvre.

Dans son article « La Méduse apprivoisée : l'analyse du discours comme activité interprétative », **Catherine Kerbrat-Orecchioni** rappelle que l'étude du sens, en tant que mise au jour de l'appariement entre unités de contenu et d'expression, a longtemps été un objet difficile à saisir dans le cadre méthodologique et théorique de la linguistique, et que les questions relatives au sens ont été reformulées, dans le cadre du discours, en terme d'« interprétation », entendue à la fois comme processus et résultat de ce processus. L'auteure se place dans le cadre de l'analyse de discours et de l'analyse conversationnelle pour y développer son propos : explicitation du processus d'interprétation au cours duquel l'interprétant applique certaines compétences interprétatives à des observables. Dans un premier temps, la question des observables et de leur interprétation est posée : si l'observation précède la description cette dernière implique nécessairement une interprétation ; dans un second temps, l'auteure montre que l'interprétation de l'analyste repose sur la reconstitution des interprétations des participants et la prise en compte de la place de l'émetteur dans ces dernières. La position, surplombante, de l'analyste est alors celle d'un « archi-interprétant », « qui doit tenter de reconstituer la façon dont le texte et le contexte sollicitent certaines interprétations ».

Jacques Fontanille, dans « De la construction du sens à la pratique interprétative » commence par traiter la question de l'interprétation à la lumière de diverses approches de la sémiotique : ainsi, suivant la sémiotique peircienne, le *representamen* tient lieu d'un *objet* ; suivant Eco, la relation entre expression et contenu n'est pas une *équivalence* mais une *inférence* ; suivant la sémiotique d'inspiration saussurienne, le rapport signifiant-signifié n'est pas une *équivalence*, mais une *isomorphie* construite, instable et déformable ; chez Greimas, le *parcours génératif de la signification* ne voit la réunion des expressions et des contenus qu'à la dernière étape, celle de la *textualisation* ; enfin, Rastier opte pour une *sémiotique interprétative*, quand la générative faisait de l'expression « une variable de surface »... La question de l'interprétation est donc difficile à situer dans un tel panorama. Mais comme Jacques Fontanille entend rendre compte « spécifiquement » de la *pratique interprétative*, il lui faut la distinguer de la construction du sens en général et la situer parmi les différents types de production de sémioses ; pour cela, il pose une *scène prédicative*, propre à la pratique interprétative, dont les constituants justifient les variations ; puis il ébauche une analyse *anthroposémiotique* de cette pratique, sachant que les ressemblances, les différences, les relations entre interprétants et interprétés, ouvrent à la diversité des stratégies interprétatives, qui elles-mêmes ouvrent à une diversité de mondes.

Dans « Les écueils de l'interprétation de l'argumentation », **Marianne Doury** propose une exploration des principes à l'œuvre dans l'interprétation de l'argumentation à partir d'un corpus constitué de copies d'étudiants inscrits en première année de master de Didactique du français langue étrangère à l'Université Paris 3, Sorbonne-Nouvelle. Deux textes ont été l'objet d'un travail de réception écrite : un texte de Bruno Roger-Petit portant sur la fessée en France, et un discours de Robespierre, prononcé le 30 mai 1791 devant l'Assemblée constituante. L'analyse des copies a révélé différents types d'erreurs ou de difficulté rencontrées par les étudiants : erreurs sur la position défendue dans les textes proposés (en lien avec des problèmes de compréhension lexicale, de compréhension des axiologies associées à certains termes), difficultés de repérage des mécanisme

énonciatifs et polyphoniques comme l'ironie ou la stratégie de l'homme de paille, difficultés enfin liées à l'identification des séquences argumentatives et des types d'arguments. Le relevé de ces zones de difficultés, en permettant de mettre au jour ce qui est en jeu dans l'analyse de l'argumentation, constitue le matériel à partir duquel l'auteure avancera une lecture – et une structure – argumentative « satisfaisante » du discours de Robespierre.

Michèle Monte, dans « Interpréter le poème : une interaction variable entre trois dimensions textuelles (sémantique, esthétique et énonciative) », aborde l'interprétation sous l'angle textuel (textualiste), et commence par définir le texte, suivant Rastier (1996 : 19), « comme un ensemble structuré de contraintes sur la formation des représentations ». Cette définition assigne deux tâches au linguiste (des textes) : il lui faut d'une part, étudier les contraintes qui pèsent sur l'interprétation, qu'elles soient internes comme celles qui résultent des règles, des opérations de cohésion et de cohérence, ou externes, suivant par ex. les genres des textes ou encore les variations qu'on observe lors de leur réception ; en conséquence, du point de vue de cette réception, il faut d'autre part envisager le texte comme le lieu d'un investissement dynamique du lecteur dont les attentes sont plus ou moins, et progressivement, satisfaites. Michèle Monte met alors ce programme à l'épreuve des textes poétiques, en combinant diverses approches : celle de la linguistique textuelle d'Adam, celle de la sémantique textuelle de Rastier, et celle de ses propres travaux en analyse du discours. Par cette démarche, autant herméneutique qu'explicative, Michèle Monte se propose de montrer que si la linguistique qu'elle pratique éloigne ou condamne l'idée d'un sens ultime, elle n'interdit pas d'appréhender le texte littéraire comme « discours intérieur », suivant Ducard, et d'en définir les « conditions d'interprétabilité », suivant Maingueneau.

Dans « L'influence de la morphologie sur l'interprétation des images doubles au sein des métaphores littéraires. Une approche contrastive », **Richard Trim** propose l'hypothèse selon laquelle l'interprétation de certaines métaphores littéraires est fondée sur la fusion d'images doubles dans le domaine de la projection

métaphorique grâce à la morphologie de lexèmes composés dans la langue utilisée. Ainsi, étant donné que la morphologie des mots composés varie entre les langues (telles que les langues romanes et germaniques), certaines combinaisons d'images ne fonctionnent pas de la même façon dans chaque langue. Dans une mesure limitée, les structures linguistiques peuvent avoir une influence sur l'interprétation des expressions figurées. Le cas des mots composés tend à montrer qu'une métaphore peut inclure une image double fusionnée au sein d'un seul lexème. Par exemple dans l'expression « des paroles aigres-douces », l'adjectif composé représente une expression plutôt figée dans la langue, néanmoins les origines des notions « aigre » et « doux » ont subi deux processus de transfert : elles viennent de la perception du goût et de la perception tactile transmises vers des sentiments respectivement agréables et désagréables ; les deux images ont été fusionnées au niveau des émotions mixtes. L'auteur montre, à partir d'exemples contrastifs, que malgré le fait qu'un sens identique peut être transmis par la voie d'un mot composé ou par une comparaison, le mot composé semble souvent porter plus de force stylistique que les comparaisons dans les discours littéraires. Ainsi, les différences morphosyntaxiques entre les langues peuvent déterminer le degré et l'étendue de l'interprétation en question.

Philippe Monneret aborde la question de l'interprétation de manière paradoxale (suivant Wittgenstein, 1976) : par les cas, ordinaires, où il y a *compréhension sans interprétation*. L'idée qu'il défend est que pour faire de *l'interprétation* un concept opératoire, il faut le limiter aux seuls cas où la compréhension d'un énoncé fait problème ; mais la question centrale à laquelle s'attache Philippe Monneret est de savoir comment et pourquoi on peut comprendre sans interprétation. Il présente d'abord le cadre général dans lequel cette question est posée, celui de la linguistique analogique : sachant en effet combien l'analogie est présente dans la vie humaine (en droit, mathématiques, littérature, esthétique, psychanalyse, philosophie, informatique...), il regroupe sous le terme d'*analogie* tous les processus cognitifs d'identification fondés sur une forme de similarité, et assigne pour objectif à la linguistique analogique de rechercher les

contreparties linguistiques de ces processus. Il s'attache ensuite à faire apparaître trois types particuliers de compréhension sans interprétation : celui où la sensation ne fait pas jouer l'entendement, mais seulement la perception (suivant Platon, *La République*, VII, 523) ; celui de *l'attitude descriptive (vs interprétative)* qui correspond, d'un point de vue herméneutique, à la *compréhension (vs l'explication)* ; enfin celui des *énoncés parfaitement contextualisés* (donc non ambigus), l'interprétation de l'énoncé se présente lorsque les informations contextuelles font défaut.

Esme Winter-Froemel, dans « Ambiguïté et marges de l'interprétation en diachronie lexicale : entre innovation et mésinterprétation », part d'un constat que l'on pourrait dire inverse à celui qui servait de principe à Philippe Monneret : la fréquence des cas d'ambiguïté dans la communication quotidienne, dont les malentendus sont la réalisation la plus emblématique. Pour autant, outre et malgré les cas de malentendu, il existe d'autres cas de divergence d'interprétation entre émetteur et récepteur qui ne posent pas de problème de communication. Pour analyser ces cas, Esme Winter-Froemel se propose d'étudier tour à tour et à la fois le rôle des interlocuteurs, les aspects sémantiques et pragmatiques des divergences interprétatives, et leur évolution diachronique. Elle procède ainsi par étapes, en commençant par définir un « modèle sémiotique large » qui puisse « intégrer toute la gamme de phénomènes » visés ; ce cadre « unifié et interdisciplinaire » fixé, elle commence par analyser des cas de divergence en synchronie, avant de passer à l'évolution diachronique des différents cas observés.

Dans « Stabilité sémantique et variation interprétative », **Georges Kleiber** veut « [mettre] en relief les variations interprétatives qui ne constituent pas un changement de sens lexical ». La première partie « Quelques remarques sur la polysémie et le sens multiple » pose la question de l'existence d'un sens multiple associé à une forme, qu'il s'agisse d'homonymie ou de polysémie. La problématique du sens multiple y est analysée au travers d'exemples qui pointent un premier constat : le lien manifeste entre variation interprétative et variation référentielle. Si déceler un changement de référent dans l'emploi d'une unité lexicale

comme les substantifs semble aisé, il n'en est pas de même pour les prédicat verbaux, les adjectifs ou les adverbes (« [o]n accepte sans trop de difficulté que *vert* ne renvoie plus à la même chose lorsqu'on passe d'un *mur vert* à *un homme encore vert*, mais qu'en est-il de *grand* dans *une grande maison*, *une grande idée*, *deux grandes heures* ? »). Ces différentes remarques sur la variation interprétative conduiront l'auteur à dégager dix conclusions permettant de mieux comprendre les notions de variation interprétative et de sens multiple appliquées à une unité lexicale. Il (dé)montrera ensuite qu'il n'y a pas toujours changement de sens quand il y a changement de référent (on fait souvent porter à l'unité lexicale le poids sémantique ou référentiel de l'expression dont elle est un constituant) puis, en mobilisant le principe de métonymie intégrée, qu'il n'y a pas toujours changement de référent quand il y a variation interprétative.

Ouvrages cités

- ARISTOTE, *De l'interprétation (Peri hermeneias, De interpretatione)*, éd. par Catherine Dalimier, Paris, Flammarion, « GF-Philosophie », 2007.
- AUSTIN John Langshaw, 1970 [1962], *Quand dire, c'est faire*, Paris, Éditions du Seuil, trad. par Gilles Lane de *How to do Things with Words*, Oxford, Clarendon Press, 1962.
- BALLY Charles, 1965, *Linguistique générale et linguistique française*, Berne, Franke.
- BENZINE Rachid et HORVILLEUR Delphine, 2017, *Des mille et une façons d'être juif ou musulman*, Paris, Éditions du Seuil.
- DALIMIER Catherine, 2007, Introduction et notes à Aristote, *De l'interprétation*.
- ECO Umberto, 1962, *Opera aperta. Forma e indeterminazione nelle poetiche contemporanee*, Milano, Bompiani.
- PLATON, *La République*, dans *Œuvres complètes I*, trad. Joseph Moreau et Léon Robin, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1940.
- RICŒUR Paul, 1986, *Du texte à l'action*, Paris, Éditions du Seuil.
- SEARLE John Rogers, 1969, *Speech Acts: An Essay in the Philosophy of Language*, Cambridge, Cambridge University Press.
- STRAWSON Peter Frederick, 1970, « Phrase et acte de parole », *Langages*, n° 17, p. 19-33.
- WITTGENSTEIN Ludwig, 1976 [1969], *De la certitude*, Paris, Gallimard, trad. par Jacques Fauve de *Über Gewissheit*, d'après l'édition de Gertrude E.M. Anscombe et Georg Henrik von Wright, 1969.